

*Chantal Belfort  
Psychanalyste*



*La feuille du discours - n° 12 - Février 2014*

*Réflexions*

**L'énigme de l'Autre**



*Le sphinx de Gizeh*

Dans le champ de la psyché et du savoir de la psychanalyse, nous rencontrons une certitude, celle qu'il n'y en a pas sinon à nommer le manque, d'un manque originel qui va déterminer la vie du sujet. De nommer ainsi ce qui ne se dit que d'un concept, nous amène à parler de mystères qui ne se situent qu'en territoires à dévoiler en regard de la psyché dont l'un plus précisément. Non seulement mystérieux, mais surtout inaccessible et qui ne peut qu'échapper, il ne comporte de limites que la représentation que chacun veut bien en donner, mais qui fait surtout nomination du désir. De ce désir qui ne peut se livrer dans la clinique que par l'ambiguïté d'un dire issu d'une libre association qui préserve une part d'ombre et d'inaccessible et qui fait constance d'une énigme (1), dans tous les cas pour ce qu'il en est de l'analysant et du quidam qui n'a pas finalisé une expérience analytique. Confronté à l'énigme de l'Autre, il devient incontournable de se confronter à l'énigme elle-même et à l'énigme de soi-même. Cela ouvre à l'énigme de l'énigme, car l'énigme du désir elle-même, - qui ne peut se relier qu'à celle de soi-même et de l'Autre -, n'est énigme que parce que le désir fait règne de l'énigmatique dans sa corrélation à la jouissance, à nommer du manque, de l'incomplétude. Le désir ressemble à l'interprétation toujours renouvelée d'une partition de musique écrite dès l'origine de l'Homme. C'est pourquoi, parler du désir revient à établir une relation avec l'origine, mais surtout la relation à ses propres limites ou encore à son être profond en ce qu'il est d'abord, comme le dévoile la clinique psychanalytique, une volonté de possession de l'Autre (2), à travers son désir désirant.

De l'énigme ne surviennent que questions et questionnements en regard de tel champ ou de tel savoir. Dans sa radicalité, elle fait éclater les savoirs et fait s'interroger l'homme au plus profond de lui-même au point d'autoriser le doute, tel Descartes, au détour de son cogito, a donné à douter de tout sauf de la seule vérité pour lui justement de son « *cogito ergo sum* ». L'énigme qui interroge l'homme, le somme d'apporter des réponses qui ne sont que de l'impossible puisqu'elles ne peuvent nous ramener qu'à l'incomplétude, au manque et ne nous mènent qu'à nous retrouver avec le conflit vie/mort. Elle nous jette dans les bras de l'aporie, ne faisant que dévoiler davantage ce qu'il en est de nos conflits internes qui, d'origine, pulsionnels, se colorent de l'angoisse à n'y rien entendre, à n'y rien savoir, à n'y rien comprendre, à n'en avoir aucun objet en connaissance. Elle génère menace contre nos convictions et nos préjugés, exhibant sans complexe notre ignorance, notre présomption de savoir, même d'en avoir eu à en découdre d'une expérience analytique ou d'une expérience de vie. Elle nous contraint à fouiller jusque dans les profondeurs de nos entrailles pour nous assujettir à ce qui pourrait se dire de l'aveu, de celui qui affirme que nous ne savons pas, mais que nous en sommes néanmoins, voire, que cela appartient à l'essence même du Sujet.

Une énigme ne peut laisser indifférent. Elle marque profondément tel un sceau ou un poinçon qui marque pour identifier ou authentifier. Elle tiraille, elle fouille, elle trouble et déstabilise nous laissant pantelants sur un rivage déserté de la connaissance, à nous vouer sans fin à une jouissance dictatoriale qui ne prend repos qu'à l'ultime moment. Telle avec la Pythie des Grecs chez qui un dieu prononce l'énigme par sa bouche, ici elle a nom de signifiant : parole obscure qui défie l'entendement, renverse les règles de la logique, provoque le sens en s'aliénant un bon sens autre puisque de l'Autre. Mais pourtant nous avons à répondre à cette injonction « jouis » et nous devons faire choix d'une direction sous peine de la sentence à couleur d'angoisses, de névrose.

Ainsi donc, à la manière d'Héraclite, nous pourrions dire que l' « énigme est terrible » ! Et elle l'est en ce sens qu'il n'est pas possible d'y répondre avec nos ressources ordinaires de la pensée, de la discussion, de la parole, de la communication avec un autre, alors même que l'expérience clinique nous mène à penser que cet Autre est omniprésent de par son absence qui massifie sa présence à chaque instant de notre vie. Le signifiant qui en dit n'est pas de la raison et de cela, il fait raison d'avoir à se dire dans toute son ambiguïté. Tout comme est irrationnel la sommation au croisement de l'injonction d'avoir à faire ou à dire ce que l'on ignore en conscience devoir faire ou dire, dans le cadre de l'expérience analytique, par exemple.

Dans le champ de la psyché, champ du savoir de la psychanalyse, l'Autre fait mystère. Il reste une énigme que l'expérience analytique ne parvient pas à réduire à néant ou même à réponse qui ne pourrait être reçue que de l'Analyste, au nom du transfert de l'analysant. Il serait stérile de penser, sinon à ne seulement relever que de l'imaginaire, dans un champ où ce qui échappe fait fondement théorique et clinique, que le savoir de la psychanalyse ne peut s'avérer rester autre chose qu'une énigme, l'énigme du sujet et qui ne peut que porter à la question. D'autant quand il se vêt de l'inconscient et qu'il navigue sur les eaux troubles de l'objet autre, objet *a*. Parler de l'objet autre revient bien sûr à mettre en avant la parole en différenciation de l'un qui finira par mettre une distance à la jouissance dévorante et mortifère voire enfermante de l'autre, la mère. Enigme autour du sujet et de la fonction phallique. Le petit être ne peut que se consumer dans le déni de rester pour sa mère un objet de désir, et ce, d'une satisfaction immédiate en réponse à sa propre jouissance. L'autre commencerait à prendre forme, à s'exister d'une nécessité d'un temps de l'éviction de cette mère. Elle jouit de perpétuer son désir désirant sans en connaître, ni donc vouloir et/ou pouvoir y mettre fin, créant ainsi une recomposition de son propre manque phallique, à faire substitution de la réalité de ne rester que dans l'imaginaire.

L'Autre à s'écrire *a* ou *A*, justement par cela, continue à faire énigme du et pour le sujet. Si le premier sort du registre de l'imaginaire, l'Autre *A* serait un autre Autre qui serait sans relation de territoire avec le premier. L'autre peut commencer à se devenir de l'un lorsqu'il a été nommé et ainsi mis en existence dès l'image spéculaire qui fait fonction d'un autre. Cette image néanmoins, l'exclut encore de la réalité, à le maintenir dans le mystère de lui-même en dehors de sa propre parole. De ne pas savoir se reconnaître et se nommer lui-même, il entre néanmoins dans la dimension du langage à se faire nommer autre dans le miroir par sa mère. C'est, par la nomination de la mère, la proclamation annonciatrice de cet autre autre qui fait fonction de père. De cette fonction, le père devient progressivement un nouvel autre symbolique à tenir le rôle de l'Autre de la loi et à pouvoir être identifié comme le Père détenteur de la loi de castration, au Nom-du-Père. Un Autre symbolique du langage, il accomplit le nouage signifiant-signifié et leur rapport au référent. Ainsi s'ouvre pour le sujet les portes d'un possible à s'être de la différenciation. Dès lors, lui sont donnés les moyens d'une possible structuration à s'approprier à lui-même de cette différenciation sur le chemin de la relation oedipienne. C'est ainsi qu'il va être mené à se confronter à la relation du rapport à l'autorité et surtout de la jouissance procédant de la castration. Va ainsi se fonder, s'organiser le seuil du possible par le langage. Sortant de l'ombre du sujet assujetti, cet autre dans le miroir fait symbole d'une naissance à l'altérité, avec finalement la reconnaissance par cette expérience première d'un Autre, sa mère, premier lieu du langage, le conduisant vers un Autre, le Père qui, deuxième lieu du langage, l'arrimera de son dire à s'être par la loi de la castration, et, par extension l'ouvrira aux autres. Du déni de lui, le sujet entre dans le champ d'une possible acquisition de la possession de son identité propre face au regard de l'autre dont la mère et son désir désirant furent les premiers à s'offrir à lui.

Ce premier passage donne à l'Autre (la mère ici), en tant que lieu, sa première demeure localisée dans l'image, et entraîne à la fois le sujet vers l'Autre qui est le lieu où la parole fonde la vérité (3). A se poser comme lieu d'une parole fondatrice d'une part, et de la vérité d'autre part, l'Autre nous fait voyager avec la parole dans la dimension de l'autre, mais surtout comme un message venant de l'Autre sous une forme inversée, ce qui là aussi nous fait voguer sur les flots de mystères, d'énigmes et de la dimension de l'inconscient, structuré comme un langage. De penser s'adresser à un autre, un semblable, le sujet en réalité vise le grand Autre, in-connu de lui ce qui fait le sujet le placer dans une position d'absolu et de garantir ce qu'il engage par cette parole. L'énigme de l'Autre semble ainsi donc s'asseoir sur une parole pleine ou trompeuse dans l'apparence mais qui cacherait un message venant ou revenant de l'Autre qui le situe à l'inverse de l'énoncé. Dans

l'engagement du sujet par la parole, l'énigme fait réponse de l'engagement de l'Autre, de cet engagement qui fait du discours de l'Autre, l'inconscient, territoire de l'énigme même, qui mène à la lisière du doute pour le grand nombre, mais qui s'orne de la multitude des possibles à la lumière de l'expérience analytique...

(1) Du latin classique *aenigma*, « parole obscure ou équivoque, énigme », lui-même du grec «τὸ αἴνιγμα» , ambiguïté.

(2) Mon désir est le désir de l'autre.

(3) « L'Autre est le lieu où la parole fonde la vérité et le pacte qui supplée à l'inexistence du rapport sexuel en tant que pensable et en tant que le discours ne serait pas réduit à ne partir que du semblant » (Lacan, XX, 103).